

## PRÉSENTATION GÉNÉRALE

Le présent volume rassemble des communications issues du colloque « Autour des formes implicites » qui s'est tenu à l'université de Limoges les 12, 13 et 14 novembre 2014. Le titre de cette manifestation peut sembler oxymorique dans la mesure où l'implicite se caractérise précisément par l'absence de forme. Comment pourrait-il alors investir un matériau linguistique déterminé ? En inscrivant l'implicite dans une problématique d'ordre formel, notre volonté était en réalité d'inviter les intervenants de ce colloque à réfléchir sur le fait que l'implicite prend sens et référence à partir d'un ou de signe(s), qu'ils soient linguistiques, visuels, ou sonores. Autrement dit, l'implicite émane d'un support dont les signes font « allusion à une signification toujours en sursis », pour reprendre les termes de Merleau-Ponty<sup>1</sup>.

Dans cette perspective, on peut se demander – et c'est l'objet du premier chapitre de ce volume – si certaines formes ont une propension naturelle à générer un contenu implicite et en quoi le contexte d'énonciation, et par là même, le genre de discours dans lequel s'actualise le matériau linguistique, favorise cet infléchissement du sens. Derrière la question de la nature des formes implicites se profile la problématique plus générale de la représentation des strates de la signification : quels modèles théoriques faut-il emprunter pour rendre compte de ce décalage entre le *dit* et le *vouloir dire* et pourquoi une représentation du langage – en deux strates – se justifie-t-elle ?

Pour répondre à ces questions, l'implicite sera abordé dans son acception large : l'ellipse, la syllepse, les actes de langage indirects, les sous-entendus, les présupposés, l'ironie, les phénomènes de décrochage énonciatif, de modalisation, etc. La diversité des objets imposant une approche pluridisciplinaire, les différentes facettes de l'implicite seront explorées dans le premier chapitre aussi bien sous l'angle de la linguistique formelle, de la rhétorique, de la pragmatique que dans la perspective de l'analyse de discours.

### L'IMPLICITE DU POINT DE VUE DES MÉCANISMES COGNITIFS QU'IL MET EN ŒUVRE

Le volume s'ouvre sur la contribution d'**Annabelle Seoane**, qui rappelle que pour résorber le décalage entre le dit et le vouloir dire, le destinataire doit contextualiser le dire. Son travail porte sur les processus cognitifs mis en place pour la compréhension des

1. Maurice MERLEAU-PONTY, [1953] 1989, *Éloge de la philosophie*, Paris, Gallimard, p. 80.

sous-entendus. Il consiste à valider l'hypothèse selon laquelle l'appréhension du contexte d'énonciation enclenche une dynamique qui s'actualise par un décrochage énonciatif d'ordre dialogique. En s'appuyant sur des exemples issus du discours publicitaire, son étude consiste à déterminer comment ce décrochage énonciatif écloit et quels sont ses effets sur le discours et sur l'allocutaire. Dans cette perspective, l'implicite agit en vecteur de connivence voire en outil argumentatif.

La question de la nature des mécanismes cognitifs mis en place par l'implicite est aussi au cœur de la recherche de **Charles Bonnot**. Il aborde la deixis encyclopédique comme le garant de l'accès au vouloir dire dans la culture rock. L'objet de son article est de déterminer comment la référence à « des savoirs et des croyances prédiscursives<sup>2</sup> », construite grâce à un système d'échos et d'allusions complexes, contredit l'idéal rebelle d'une spontanéité a-discursive généralement attaché à la culture rock. L'activation d'une mémoire groupale, *via* une deixis marquée ou non et des discours riches en implicite, permet l'intégration des herméneutes compétents et mène à l'exclusion de ceux qui interprètent trop ou mal, le désaccord encyclopédique se cristallisant dans un métadiscours correctif tenu par les artistes qui réfutent les clichés et les interprétations abusives.

La réflexion se poursuit avec l'article d'**Emmanuelle Roussel** qui fonde son analyse des mécanismes cognitifs mis en place par les formes implicites sur une comparaison des emplois pragmatiques du *past perfect* anglais et du plus-que-parfait français. Elle souligne que les emplois pragmatiques de ces formes consistent à redéfinir les présupposés attachés aux relations prédicatives impliquées. L'objectif de sa recherche est de déterminer l'origine cognitive de l'implicite en jeu dans de tels exemples.

## LA QUESTION DU MARQUAGE DE L'IMPLICITE

La seconde partie du premier chapitre est consacrée à la question du marquage de l'implicite, et à ses formes. **Pauline Levillain** s'intéresse notamment aux contenus implicites qui émanent des propositions interro-négatives en anglais. Son corpus est constitué d'occurrences issues du *Santa Barbara Corpus of Spoken American English*. L'exploitation de ses données révèle que la complexité syntaxique, mêlant interrogation et négation, est doublée d'une complexité discursive. Qu'il s'agisse de question rhétorique ou informationnelle, l'interprétation de l'interro-négative requiert la nécessaire prise en compte de données implicites essentielles par l'interlocuteur. Ce dernier reconstruit alors le sens en décodant l'expression de point de vue ou la valeur de suggestion contenue dans ces formes.

**Pierre Halté** propose quant à lui d'étudier des marques modales très fréquentes dans les corpus de t'chat : les interjections. Il conçoit l'interjection comme une formule figée, indice d'une émotion, qui sert généralement, de par ce statut, à modaliser des énoncés.

2. Marie-Anne PAVEAU, 2006, *Les Prédiscours*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 174.

Il rappelle que l'interjection a pour caractéristique principale de ne pas faire sens propositionnellement, ce qui vient déstabiliser le concept même d'implicite. En effet, toutes les définitions traditionnelles de l'implicite reposent sur une conception propositionnelle du sens. Dans ces conditions, il est légitime d'interroger le statut attribué à l'interjection : où la placer, si l'on doit le faire, entre implicite et explicite ? Ainsi, l'étude approfondie de ces marques permet ici de revisiter les paradigmes existants concernant la fabrication du sens des énoncés, et par là même conduire à de nouvelles réflexions sur les notions d'implicite et d'explicite.

## LES VERTUS ARGUMENTATIVES DES FORMES IMPLICITES

L'objet de la troisième partie du premier chapitre est de mettre en lumière les vertus argumentatives des formes implicites. En effet, on peut s'interroger sur ce qui motive l'emploi de ces formes : ont-elles un pouvoir de conviction plus important que les formes explicites ?

Dans son article, **Catherine Kerbrat-Orecchioni** envisage les potentialités argumentatives des formes implicites dans les débats de l'entre-deux-tours des présidentielles françaises. Dans ce type de discours, chaque débatteur a un objectif essentiel : inciter le public des téléspectateurs à le choisir au moment de mettre son bulletin dans l'urne. À partir de l'analyse de quelques extraits du corpus de ces débats, elle se demande en quoi le choix par le locuteur d'une formulation implicite plutôt qu'explicite peut être mis au service de cette visée, mais aussi quels sont les risques que peut présenter un tel choix. Elle revient en conclusion sur certains problèmes d'interprétation, ainsi que sur l'importance du genre discursif dans le fonctionnement et les fonctions de l'implicite.

Enfin, la contribution de **Véronique Magaud** s'attache à montrer en quoi la syllepse est une figure intrinsèquement argumentative. Elle en examine les potentialités à travers certains clips de la campagne présidentielle de 2007. L'auteure interroge la façon dont la syllepse investit ce genre discursif lié à la parole publique en étudiant le rôle qu'elle joue aux trois pôles du triangle aristotélicien. Elle analyse aussi la dimension pathémique de la figure et se penche plus particulièrement sur les énoncés émotionnels implicites qu'induisent ses différentes lectures. Son travail permet de montrer que, selon la valeur actualisée, la syllepse conduit à des conclusions émotionnelles différentes et qu'elle concourt, dans le même temps, à défaire les adversaires de façon implicite en cumulant des points de vue dont l'un est discrédité.

## LITTÉRARITÉ ET FORMES IMPLICITES

La quatrième partie du premier chapitre s'attache à montrer qu'en concourant à la valeur rhétorique d'un texte, les formes implicites participent aussi à sa littérarité. Dans cette perspective, **Pierre-Yves Gallard** étudie le rendement argumentatif d'une figure de pensée, le paradoxe, à la lumière des calculs inférentiels qu'engage son interprétation. Dans les *Provinciales* de Pascal, il montre que le réglage du degré d'implication de la figure relève d'un travail de mise en forme et répond à un projet contraignant : celui d'intéresser un public profane – certes lettré, mais volontiers frivole – aux enjeux de la querelle théologique qui agite la Sorbonne. Il analyse ainsi comment la gestion du non-dit permet à Pascal de concilier les impératifs rhétoriques du *docere* et du *placere*.

La contribution de **Line Soryano** conforte cette analyse. Elle explique que *Les Pensées* de Pascal présente une philosophie qui, pour exprimer son objet de façon adéquate, use de l'écriture implicite, notamment en ayant recours à l'ellipse. Dans son article, l'ellipse est l'expression de la fragmentation des perspectives, qui ramène en dernier lieu à la perspective absolue de Dieu. Le « saut » d'une perspective fragmentaire à l'autre, auquel l'ellipse force alors le lecteur, lui suggère la nécessité d'un dernier saut, celui de la conversion à la perspective du chrétien. L'ellipse permet alors, plutôt que de poser dogmatiquement la présence ou l'absence de Dieu dans le monde, d'évoquer un Dieu « caché », implicite, et que le lecteur doit savoir déceler.

**Jorge Juan Vega Y Vega** centre son étude sur *Le Dormeur du val*, formidable florilège de figures rhétoriques d'ordre implicite, qui soulignent la sobriété rimbaldienne. L'analyse de ces figures permet de mesurer l'importance de l'écriture enthymématique, car c'est elle qui suscite le plaisir et sublime le poème. L'étude se clôt par une réflexion pédagogique : les enjeux de l'implicite étant décisifs dans l'explication des textes littéraires, l'auteur montre comment on peut se servir de l'enthymème pour l'enseignement, et en particulier celui de la poésie.

Enfin, **Régis Mauroy** propose d'analyser l'implicite métalinguistique dans le conte d'Andersen *La princesse au petit pois*. S'y reflète ce qu'Antoine Culioli nomme dans sa théorie le *domaine notionnel*. Pas de fée, de prodige ni de morale dans ce conte, mais un miroir de notre représentation du monde par le langage. Ce concept de *domaine notionnel* permet de décrire l'articulation entre le cognitif et le langagier, car c'est bien du langage qu'il s'agit. La conclusion met en abîme la quête de *la vraie princesse* : « Cette histoire est une vraie histoire et une histoire vraie. » Une question ontologique et métalinguistique est ainsi résolue : qu'est-ce qui fonde le droit des « sujets parlants » d'user des mots et d'en partager les notions ?

\*

Le second chapitre du volume est consacré aux domaines de la traductologie et de la linguistique contrastive. Les contributions questionnent les formes et mécanismes de

l'implicite et la façon dont il se manifeste selon les langues, ainsi que la manière dont le traducteur (ou l'adaptateur, dans le cas de la traduction audio-visuelle) doit, ou peut, le rendre dans le matériau linguistique d'arrivée. Parmi les facteurs à prendre en compte lors du traitement de l'implicite en traduction, le lecteur/public cible et son bagage culturel et cognitif sont ceux qui sont considérés comme les plus importants par l'ensemble des études qui composent ce chapitre.

## L'IMPLICITE EN TRADUCTION À L'ÉPREUVE DE LA THÉORIE

Les trois premiers articles traitent du concept d'explicitation traditionnellement rattaché à la notion d'implicite dès lors qu'il s'agit de traduire un texte. **Rovena Troqe** remet en question les catégories utilisées par Klaudy et House ainsi que certains aspects tirés de la théorie de la pertinence appliqués à la traduction pour traiter de l'implicite en traductologie. Partant de l'affirmation que l'explicitation est considérée comme un universel de la traduction, l'auteure souligne que, toutefois, la définition de l'explicite et la question de la méthodologie ont fait l'objet de plusieurs critiques, et que les critères de validation des instances d'explicitation mettent en évidence le fait que ces procédés ne sont pas spécifiques à la traduction. Les catégories de Klaudy sont mises à l'épreuve dans trois corpora de textes littéraires, techniques et journalistiques (traduits du français vers l'italien). L'étude montre que l'explicitation obligatoire ne présente pas un intérêt particulier pour le traductologue ; la typologie textuelle a un impact sur la manifestation des explicitations optionnelles ; l'explicitation pragmatique dépend de l'environnement cognitif du traducteur et prend souvent la forme d'une omission ou d'une simplification ; les catégories de Klaudy semblent avoir une validité pour les textes non-littéraires, mais ne sont pas probantes pour la traduction littéraire.

**Tatiana Alexeytseva** utilise la théorie de la pertinence pour analyser des instances d'implication et d'explicitation en traduction. À partir des notions d'implicite, d'explicite et d'intelligible, elle se demande s'il est justifié d'affirmer que l'explicite aide toujours à rendre le texte plus intelligible. À travers des exemples tirés de traductions du français vers le russe et du russe vers le français, elle montre qu'il est nécessaire d'envisager les textes dans leur totalité pour pouvoir les analyser correctement en termes d'implication et d'explicitation, et que les deux stratégies visent à améliorer l'intelligibilité du texte d'arrivée.

L'importance de l'implicite dans un contexte de traduction est mise en exergue dans l'article de **Lance Hewson**, qui fonde sa réflexion sur trois constatations à la lecture des écrits traductologiques qui traitent de l'implicite. Tout d'abord, l'implicite fait rarement l'objet d'une analyse approfondie. Ensuite, parmi les quatre procédés traductifs où l'implicite joue indéniablement un rôle (en l'occurrence l'explicitation, l'implication, l'addition et l'élimination), la très grande majorité des chercheurs ne s'intéressent qu'au premier procédé. Enfin, dans bien des cas, l'orientation de la recherche ne relève pas

d'une approche que l'on pourrait qualifier de traductologique. L'objet de cet article, par conséquent, est d'élaborer un cadre traductologique permettant de mieux comprendre ces phénomènes. De nouvelles définitions des quatre procédés sont proposées pour mettre en valeur l'importance de l'implicite, et l'impact global des choix traductifs sur l'interprétation du texte cible.

À mi-chemin entre la théorie (puisqu'elle propose un nouveau concept) et la pratique (puisque son article a indéniablement une visée didactique), **Catherine Bocquet** se place dans le sillage des théorisés de Jean-René Ladmiral pour proposer le mot-iceberg en tant que concept opératoire dans la réflexion traductologique. L'évocation de ces montagnes de glace flottantes permet d'attirer l'attention des étudiants en traduction sur l'existence de mots implicitement composés, dont seul est visible le noyau sémantique, tandis que l'élément spécifiant reste immergé. Or, cette manière qu'ont notamment les langues allemande et anglaise de tirer parti du principe d'économie dans le langage pose un problème parfois insoupçonné des germanistes et des anglicistes : le traducteur risque de négliger une information non exprimée, que ce soit à l'échelon lexical ou à l'échelon syntaxique.

## L'IMPLICITE EN TRADUCTION À L'ÉPREUVE DE LA PRATIQUE

L'article de **Mathilde Fontanet** porte sur le riche éventail des formes d'implicite auquel le traducteur est exposé dans le cadre de son activité, ainsi que sur les diverses manières dont il peut envisager de les gérer. En s'appuyant sur un corpus de textes qui ont été traduits ou qu'il serait envisageable de traduire, dans des circonstances bien définies, elle s'intéresse aux choix à opérer pour traiter l'implicite inhérent à la langue (du fait de son découpage lexical ou de ses dimensions connotatives et associatives), l'implicite lié au contexte culturel de production de l'original, et l'implicite encouragé par les conventions. Le traducteur consciencieux capte toute la charge implicite de l'original et se livre à des opérations de réajustement (le plus souvent spontanées) pour présenter à son lecteur quelque chose d'aussi proche que possible de ce qu'il a su percevoir dans l'original.

Comme les trois articles qui se trouvent à sa suite, le travail de **Mohamed Saki** s'appuie sur un corpus littéraire. Il traite la question de l'implicite en traduction à travers une étude comparative des notes du traducteur de trois nouvelles d'Edgar Allan Poe dans quatre éditions différentes. L'étude s'appuie sur deux postulats : (1) les notes du traducteur sont l'une des formes de la manifestation de l'implicite dans un texte traduit. Ce travail expose ainsi la façon dont cet élément paratextuel met en évidence ce que le texte source n'explique pas ; (2) les notes du traducteur n'ajoutent rien qui ne soit pas implicite dans le texte source ; elles sont introduites afin de rendre les nouvelles traduites plus facilement compréhensibles par les lecteurs français et de pallier ce qui risque de se perdre dans le processus de traduction. L'analyse montre comment, dans ces nouvelles, les notes du traducteur clarifient des références culturelles et littéraires et comment elles fournissent parfois aux lecteurs ce que les (méta-) traducteurs estiment nécessaire pour que la valeur

esthétique des nouvelles traduites soit pleinement appréciée. Par ailleurs, le contenu des notes du traducteur nous renseigne indirectement sur l'image que les (méta-) traducteurs ont de leur auditoire cible, sur le *skopos* qui sous-tend leur traduction et sur la nécessité de recontextualiser les nouvelles de Poe afin de préparer leur réception et de les adapter à leur public cible. Enfin, l'étude montre comment les (méta-)traducteurs essaient de contourner et de surmonter la difficulté de traduire ce qui demeure implicite dans un texte traduit et comment ils répondent au défi que représente la question de l'intraduisible.

**Wided Bousoffara Dhrayef** pose le problème de la relation entre intertextualité et traduction, en s'intéressant notamment aux traces intertextuelles (citations, allusions, références) provenant du domaine religieux dans l'œuvre de Rachid Boudjedra et sa traduction en français. Rencontrées dans un texte à traduire, ces traces posent un problème spécifique. Cette difficulté est particulièrement sensible lorsque le texte cité par l'original n'est pas familier à la culture d'accueil et que le récepteur risque de passer à côté d'une partie du texte, qui en constitue la profondeur. L'intertexte religieux rejoint l'implicite en un lieu où le sens se dérobe et requiert de la part du lecteur des compétences linguistiques et culturelles spécifiques. Le traducteur peut se voir amené à intervenir par des pratiques qui risquent de modifier l'effet produit ou visé. Une autre solution consiste à privilégier la fonction du lien intertextuel ou à effectuer une adaptation. En s'appuyant notamment sur les travaux de Mikhaïl Bakhtine et de Julia Kristeva, l'auteure vise à démontrer qu'à travers l'intertexte religieux, le texte dialogue avec son lecteur en l'invitant à un jeu, sollicitant sa participation active.

**Elena Meteva-Rousseva** aborde le thème de l'implicite à travers l'étude de la traduction de l'humour dans les *Carnets du major Thompson* de Pierre Daninos lors du passage du français à l'anglais et au bulgare. L'humour de l'écrivain s'associe à sa sagacité d'observateur pour esquisser un tableau des mœurs françaises et anglaises des années 1950 non seulement pénétrant, mais aussi pittoresque, imagé et vivant. Dans cette contribution sont analysés deux problèmes qui représentent en principe un obstacle majeur à franchir en traduction : les calembours et les références culturelles. L'article met en évidence la façon dont Robin Farn, le traducteur anglais, et Lidya Staleva, la traductrice bulgare, ont su affronter ces problèmes qui sont de nature différente pour chacun d'entre eux. En effet, la compétence linguistique et extralinguistique, le bagage culturel du public anglais et bulgare sont loin d'être les mêmes.

**Hélène Collins** propose une étude du travail de la traduction sur l'implicite hypallagique dans des traductions vers le français de figures issues des romans de Charlotte Brontë. Selon elle, l'hypallage peut être analysée comme un réseau contrapuntique d'incidences explicites et implicites. Ces dernières, plus isotopiques, relèvent du transfert adjectival ou de l'interprétation métonymique notamment. Sa contribution propose une classification des techniques de traduction vers le français d'un corpus de figures issues des romans de Charlotte Brontë, en fonction du travail sémantique et syntaxique effectué sur l'implicite. Les incidences implicites d'origine peuvent être estompées par une traduction implicitante, ou au contraire explicitées par une traduction qui guide le lecteur vers son

interprétation. Certains calques, en conservant un réseau explicite et implicite similaire, permettent au lecteur d'effectuer lui-même divers parcours interprétatifs – notamment métaphoriques et métonymiques – offerts par l'hypallage.

L'article de **Sabrina Baldo-de Brébisson** inaugure une série d'études consacrées en tout ou partie à l'étude de la traduction de l'implicite dans le domaine audiovisuel. Son étude est fondée sur une occurrence complexe qui pose la problématique de l'implicite et de sa traduisibilité plus ou moins évidente : l'incontournable « REDYUM » tiré du roman de Stephen King – *The Shining* (1977). L'auteure analyse sa traduction littéraire ainsi que sa traduction audiovisuelle dans l'adaptation cinématographique de Stanley Kubrick (1980), et s'interroge : l'adaptateur peut-il rendre toutes les dimensions implicites (sonore, graphique, visuelle, contextuelle et sémantique) de l'anacyclique-clé « REDYUM/MURDEЯ » ? Aussi, dans quelle mesure la nature cinématographique influe-t-elle sur sa marge de créativité ? Sont étudiées les stratégies traductives qu'il est possible ou non d'employer.

Par le biais des théories de la réception et des concepts d'Auteur et Spectateur Modèles, l'étude de cas proposée par **Frédérique Brisset** analyse les extraits de versions originales et versions doublées en français de cinq films de Woody Allen. Sa contribution vise à mieux comprendre les enjeux inhérents à la traduction de l'ironie pour le doublage en termes d'implicitation/explicitation, au sein des contraintes liées au plurisémiotisme audiovisuel. L'ironie est une figure de pensée. Sa traduction, n'impliquant pas d'enjeu purement linguistique, devrait en être facilitée. Or elle s'avère délicate : son fondement est celui d'une fausse naïveté qui viole une des règles de coopération conversationnelle de Grice, « la maxime de qualité », et ne fonctionne que si l'auditoire est apte à décoder l'intention du locuteur. Woody Allen est connu pour son usage de l'ironie intertextuelle, qui crée une fracture entre spectateurs naïfs qui voient ses films sans reconnaître allusions et citations implicites, et public dit compétent qui en apprécie les divers niveaux de sens. Traduire ses films nécessite donc un double décodage pour que le récepteur d'une version française « entende » les sous-entendus, dans le respect du contrat de spectature initial.

Partant du principe qu'un énoncé contient de l'implicite dès lors qu'il peut être compris comme signifiant autre chose que la somme des sens des mots utilisés, **Cindy Lefebvre-Scodeller** et **Susan Moore** abordent la question de l'implicite à travers le média multimodal qu'est la série télévisée *Friends* (VO et VF). Si les mots ne disent pas tout, comment le message peut-il être transmis ? Sont en premier lieu étudiés le scénario original et la façon dont il est joué afin de définir si le jeu des acteurs est un simple reflet du scénario, ou si au contraire il modifie le sens des mots. Comment les acteurs utilisent-ils leur voix pour amener le public à comprendre (interpréter) une situation d'une certaine façon ? Sont ensuite comparés les passages les plus ambigus et les moins explicites des scénarii en anglais et en français. Quelle place la traduction laisse-t-elle à l'interprétation par rapport à la VO ? Enfin, sont analysés le scénario original, sa traduction en français, et le jeu des acteurs dans les deux langues, pour voir comment la traduction/le jeu peuvent aller au-delà des mots de l'original.



Enfin, **Nathalie Schnitzer** propose une étude empirique qui s'inscrit dans le cadre de la pragmatique linguistique. Elle s'appuie sur un corpus publicitaire en allemand et en français. L'accent est mis sur un ensemble de stratégies couramment associées à la présupposition dans ce type de discours : de la valorisation de la cible à la préservation des faces en passant par le renforcement de l'image de marque ou la disqualification de la concurrence. La présupposition étant cette partie de l'implicite intrinsèquement inscrite dans l'énoncé, on peut s'attendre à ce que les outils linguistiques utilisés pour véhiculer les présupposés varient d'une langue à l'autre. L'observation en contexte des déclencheurs de présupposition à valeur additive et restrictive *auch* et *nur* permet de confirmer cette hypothèse tout en mettant en évidence les difficultés de traduction de certains contenus présupposés de l'allemand vers le français.